

David Bernard

Dévoration

Lacan invitait les psychanalystes à s'arrêter sur l'imagination de l'enfant, pour tâcher d'y déchiffrer ce que, dans sa spontanéité, elle nous enseigne sur la structure. Dans *La Jeunesse d'André Gide*, Jean Delay rapporte la peur du noir que l'écrivain avait enfant. Ou plutôt, sa « peur *dans* le noir ¹ », là où il s'imaginait tout à coup « poursuivi par des monstres, zigouillé, coupé en morceaux » ou « croqué ² » par la Crique, du nom de cette dévoreuse d'enfants qui ne cessait de hanter ses cauchemars. Qu'est-ce donc que ce fantasme de dévoration, si commun aux parlants ? Il est vrai, commente Lacan, que les enfants ont pour habitude de peupler le vide ³ de monstres dévoreurs. L'erreur serait toutefois de rapporter cela à ce que Melanie Klein isola comme les « noirs instincts ⁴ » de l'enfant. Pour preuve, non seulement les fantasmes de dévoration sont toujours présents chez les parlants, mais ils se transmettent entre parent et enfant. « Nous avons rangé ces fantasmes, écrit Lacan, dans le tiroir de l'imagination de l'enfant, aux noirs instincts, sans nous être encore élevés jusqu'à la remarque que la mère, elle aussi, enfant, eut les mêmes, et que rapprocher la question à se demander par quel chemin passent les fantasmes pour aller de la mère à l'enfant, nous

1. [↑](#) J. Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, tome I, Paris, Gallimard, 1956, p. 138. C'est moi qui souligne.

2. [↑](#) *Ibid.*, p. 138-139.

3. [↑](#) Cf. J. Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 750.

4. [↑](#) *Ibid.*

mettrait peut-être sur la voie même dont ils empruntent leurs incidences effectives ⁵. »

Que la mère ait nécessairement connu les mêmes, indique que la production de ces fantasmes répond à un effet de la structure du langage, au-delà de la singularité des cas. Et en effet, quelles sont les voies de transmission de ces fantasmes, sinon celles de la parole, par quoi le désir passe entre la mère et l'enfant ? N'est-ce pas derrière les mots de la mère que l'enfant interrogera l'opacité du désir angoissant de l'Autre : « Qu'est-ce qu'elle me veut ? » En cela, la dévoration sera d'abord celle de l'Autre. Pas un parent qui ne pourrait se transformer en loup. Elle est celle que le sujet pourra rencontrer au lieu de l'Autre, courant le risque de se retrouver aspiré dans son grand ventre. « Noir comme dans le ventre du loup », dit l'expression. Bien des histoires, mythes, légendes et dessins animés auront donné figure humaine ou animale à ce grand ventre, allant du grand méchant loup jusqu'à la baleine de Pinocchio, en passant par la mère kleinienne. Or, *in fine*, qu'est-ce que ce « ventre ⁶ » qui pourrait tout engloutir, sinon ce que Lacan appellera « l'Un de l'Empire ⁷ », avide de tout avaler et rassembler en son grand sac ?

Que toute demande soit une demande d'amour implique en effet qu'elle ouvrira ce que Lacan nommera un « espace démesuré ⁸ », autre nom de ce ventre qui demande toujours plus. Espace démesuré, dans la mesure où rien dans la réalité, aucun objet ne suffira à satisfaire cette demande, qu'il s'agisse de celle de l'Autre ou de celle de l'enfant lui-même. Tel est l'au-delà de la demande. Le ventre de l'Autre crie toujours famine, autant que l'enfant, en réponse, se fait vampire ou petit monstre. Et pour cause, dans cet espace démesuré, l'enfant pourrait se perdre, se retrouvant suspendu au bon ou au mauvais vouloir de l'Autre. L'espace démesuré de la demande d'amour est cette gueule dévorante venant ouvrir sur le symbolique lui-même. La vie,

5. [↑](#) *Ibid.*

6. [↑](#) Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 380.

7. [↑](#) *Ibid.*, p. 299.

8. [↑](#) J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits, op. cit.*, p. 813.

La vie est
en son fond
assimilation
dévratrice
comme telle.

J. Lacan

en tant qu'elle est parasitée par le signifiant qui y introduit la pulsion, est de structure dévorante. La volonté de dévoration, qui gîte dans la marge de la demande, est « la gueule ouverte de la vie ⁹ ». Grande ouverte, dès lors que toujours inassouvie, du fait du symbolique. Tel est, pour Lacan, ce qu'incarne la figure de la mère réelle. « Cette mère inassouvie, insatisfaite [...] c'est quelqu'un de réel, elle est là, et comme tous les êtres inassouvis, elle cherche ce qu'elle va dévorer, *quaerens quem devoret* ¹⁰. »

L'amour est « miam-miam ¹¹ », donc. « Dévore-moi ¹² », autant que « Je te bouffe ». La demande, en tant qu'intransitive, est dévorante. « Quand on parle du loup, dit le proverbe, on en voit la queue. » De ce qui précède, il apparaît que c'est le fait même de parler qui introduit le loup. Quand on parle, le loup arrive en effet. La figure du loup dira alors ce qu'est la pulsion : insatiable. La gueule dévorante de la pulsion ne se satisfait pas de ceci ni de cela. Les monstres ne font jamais « dans la dentelle ¹³ ». Le loup, à table, ne respecte pas les bonnes manières. Aucune politesse de la demande chez lui, mais juste l'exigence de la pulsion, qui ne demande la permission à personne. Le loup rejoint ici le ravage de la jouissance, qui de structure abuse. Après une dernière bouchée et s'en être mis plein partout, le voilà qui incarne le dire véritable de la demande : Encore ! Ladite bouchée ne bouche rien, mais reconduit au manque à jouir, et appelle la suivante. D'où le côté un peu bête du loup, comme du monstre. À la façon de zombis s'égarant bras tendus en avant, ceux-là n'aspirent qu'à dévorer, toujours plus.

Insatiable, donc, est la pulsion. Le loup de Tex Avery ¹⁴ en fut une figure plus malicieuse. Ainsi que le commente Johanne Villeneuve, les cartoons de Tex Avery renvoient

9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 242.

10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 194.

11. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 173.

12. [↑](#) Je renvoie à la remarquable émission *Dévore-moi...*, sur France culture, L'Atelier de la création, 30 octobre 2014.

13. [↑](#) *Ibid.*

14. [↑](#) Je remercie Paloma Bouvarel et Téo Dormeau de m'avoir fait songer à Tex Avery.

Production
extensive,
donc
insatiable,
du manque-
à-jouir.

J. Lacan

« le désir à sa perte », c'est-à-dire à son « recommencement ¹⁵ ». La thématique de la dévoration, poursuit-elle, y est centrale, autant que la sexualisation de ce qui sera mis sous la dent. Pas un objet de désir qui ne vienne arracher les yeux du loup, les décoller de leurs orbites et le réduire tout à coup à un « corps vorace ¹⁶ ». Sauf qu'un autre principe régit le monde de Tex Avery : « Les objets sont entièrement disponibles quand il s'agit de les prendre comme moyens, mais jamais entièrement accessibles dès qu'il s'agit de les concevoir comme fin ¹⁷. » Pas d'arrêt ni de limite. La faim et la soif resteront inassouvies. Dès lors, la dévoration est aussi la répétition sans fin de la destruction. À la différence des Walt Disney, les personnages des cartoons cassent tout, se trouvent découpés en rondelles, avant que de reprendre aussi sec leur course. Non pas qu'ils triomphent du réel, montrant plutôt ce que ce réel produit : le ratage, et son recommencement. Raison pour laquelle « le corps du toon n'est jamais "fatigué" ¹⁸ ». La vitesse, ou plutôt le plus-de-vitesse, l'accélération sont le *tempo* des cartoons de Tex Avery, autant que l'écho de l'insatiabilité dévorante du discours dont ils sont nés : le capitalisme. Il faudra la lenteur d'un Droopy pour en montrer la vanité.

15.  J. Villeneuve, « Vitesse et dématérialisation. Le corps du toon chez Tex Avery », *Cinémas, Revue d'études cinématographiques*, vol. 7, n° 1-2, p. 64, disponible sur internet.

16.  *Ibid.*, p. 61.

17.  *Ibid.*, p. 64.

18.  *Ibid.*, p. 65.